

ABEILLE Louis Antoine :

Biographie reconstituée par Magena JEGOUZO-JEMINET, élève de Seconde en 2018-2019. Accompagnée d'un supplément (Historique du 111e Régiment d'infanterie).

Louis Antoine Abeille avait un homonyme presque parfait quant à l'ordre des prénoms eux-mêmes : Louis Antoine Alexandre, né le 2 avril 1886 à Grasse (Alpes-Maritimes), admissible à l'école Polytechnique, ce qui inviterait à penser qu'il s'agirait d'un élève d'Henri-IV, incorporé comme lieutenant, tué le 3 septembre 1914 au col de la Chipotte (Vosges). Ce n'est peut-être pourtant pas « le nôtre », dont la trajectoire fut singulière à bien des égards.

On ne sait du reste pas grand-chose de la vie de Louis Antoine Abeille, un temps élève du collège Henri-IV, et dont il paraît surprenant qu'il ait même pu être collégien à Paris, alors qu'il est né dans une famille de cultivateurs originaires et, semble-t-il, enracinés dans la commune de Châteaudouble (Var). D'autant que de nombreuses erreurs émaillent sa biographie officielle. Ainsi, les documents transmis à l'école Henri-IV par le ministère des armées mentionnent-ils qu'il est né le 17 août 1890, alors que l'acte de naissance officiel, émanant des archives de la commune de Châteaudouble et qui nous ont été fournis par la mairie actuelle, mentionnent qu'il est en réalité né le 27 août 1890 (voir annexes, déclaration établie le lendemain, 28 août, avec la mention : « *né le jour d'hier* »).



1 Châteaudouble aujourd'hui (photo wiki)

Le père de Louis Antoine Jean François Abeille, cultivateur, est né lui-même sur la modeste commune de Châteaudouble, où il a épousé Sabine Mathilde Raynaud, née elle-même sur la même commune, de dix ans sa cadette.

Louis Antoine a eu une sœur, née le 6 juillet 1894 dans les mêmes conditions : Antonia Marie Louise Félicie. ([voir son acte de naissance ci-dessous](#)).

Il semble peu probable que la famille ait déménagé pour venir habiter Paris, alors qu'on en retrouve la trace dans cette même commune de

Châteaudouble, comme cultivateurs, tout au long de ce début de siècle. Peut-être Louis Antoine a-t-il été mis en pension auprès d'un parent, mais certainement guère au-delà de sa sixième, le registre du conseil de révision, établi à Nice en 1911 lors de son incorporation, indiquant comme degré d'instruction : 3. La classification en vigueur est alors celle de la loi de 1889, qui nous indique que le niveau 4 correspond au brevet d'enseignement primaire... Ce qui signifie que Louis Antoine savait « lire, écrire et compter ». Soit un niveau d'élève de primaire.

A-t-il pu être pris en charge à Paris pour sa scolarité par un notable ? C'est possible. La commune de Châteaudouble relevait du canton de Callas. Dans ce canton, dans les années 1890 / 1900, parmi les conseillers régionaux vivait le marquis de Villeneuve-Bargemon, futur maire du 7^e arrondissement de Paris. On comptait également parmi les notables susceptibles de donner un coup de pouce aux villageois, Émile Tellenne, républicain radical journaliste à Marseille (Bouches-du Rhône), comptant de nombreux amis parisiens, voire Gustave Fourment, professeur et futur maire de Draguignan (Var), futur maire, député et sénateur. Mais il ne s'agit là que de spéculations, la mairie actuelle de Châteaudouble ne disposant pas de traces de la famille Abeille, disparue de ses registres au sortir de la guerre de 14-18.

Louis Antoine Abeille, s'il a été collégien à Henri-IV, n'y serait guère resté que pour y achever sa sixième, avant de revenir sur les terres familiales. Au moment de son incorporation, en 1911, il est noté occuper la profession de « boucher – charcutier », renonçant ainsi à la profession parentale.

Louis Abeille est donc incorporé à Nice (Alpes-Maritimes) le 7 octobre 1911 comme soldat de 2^e classe. À noter : l'erreur qui va perdurer désormais sur son jour de naissance, le 17 au lieu du 27. Il est petit : 1 m 56, de corpulence moyenne, les cheveux blonds, les yeux châains-verts, le front bas, le menton fuyant, le nez rectiligne et de visage long. En 1911, il porte le matricule 3589. Il est incorporé dans le 111^{ème} Régiment d'infanterie (**voir supplément ABEILLE**) à Toulon (Var), puis à Antibes (Alpes-Maritimes). Nous ne disposons d'aucun élément sur son parcours militaire, sinon qu'il sera démobilisé en 1913, date à laquelle lui sera délivré un certificat de bonne conduite. Il reprend alors son activité de boucher-charcutier à Châteaudouble, rue de l'Église, où il habite.

Louis Abeille sera par la suite mobilisé le 2 août 1914, toujours dans le 111^e Régiment d'infanterie, sous le matricule 150. Il est alors directement envoyé au front, où il meurt le **10 septembre 1914**, à peine un mois plus tard, à Vassincourt (Meuse), *tué à l'ennemi*.

Précisions sur la bataille de Vassincourt



2 Carte postale, Vassincourt en septembre 1914

Louis Antoine a ainsi été engagé à la bataille de Vassincourt, au cours de laquelle 1 000 soldats français furent tués en quelques jours, 10 000 pour l'ensemble des communes concernées. Il s'agissait de la première grande bataille de la « voie sacrée », pour protéger Verdun et le chemin de fer à voie étroite dit « Le Meusien », près de la Meuse. La bataille est aussi féroce pour une autre raison. En effet, la ville natale du président Raymond Poincaré (1913-1920), Bar-le-Duc (Meuse), est menacée par l'armée allemande, située à Vaubecourt (Meuse), à

quelques kilomètres de là. C'est alors le général Sarraïl qui prend le commandement de la III^e Armée, le général Ruffey ayant été limogé.

Le 6 septembre 1914, un officier allemand venait d'annoncer à la population : « *Demain, nous brûlerons la ville de votre Poincaré* ». Raymond Poincaré aurait alors déclaré : « *Et si aujourd'hui même, la marche des Allemands n'est pas arrêtée, c'en sera fait, sans doute, de ma ville natale* ».

La résistance française est acharnée. Le secteur où est engagé le soldat Abeille va être celui des combats les plus féroces. Vassincourt est alors occupée par une brigade allemande. Les soldats montent au front pour se battre au corps-à-corps... Le front s'étend alors sur 300 km, de l'Ornain à l'Ourcq, sous la responsabilité du général Joffre (1852-1931). Vassincourt va connaître 4 jours et 3 nuits d'assauts répétés sous une pluie d'obus... La stratégie de la terreur est adoptée par les forces allemandes, qui pillent puis brûlent les maisons sur leur chemin.

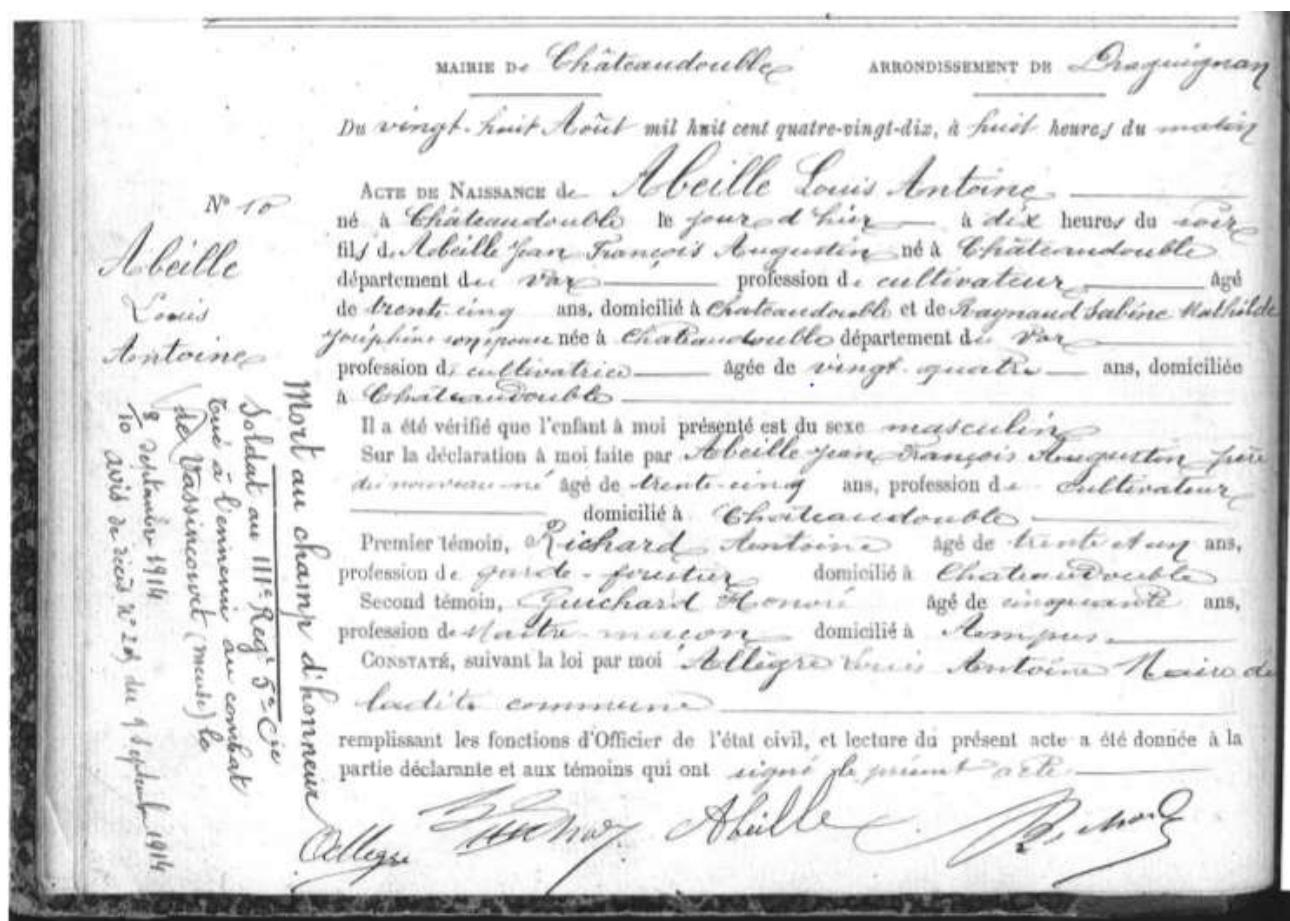


4 Le Général Sarraïl, photo de l'armée



5 La Charge, huile sur toile, peintre inconnu

Vassincourt sert de bouclier à Bar-le-Duc du 6 au 12 septembre (Louis Antoine meurt le 10 septembre). La prise du village comprend deux combats préliminaires et quatre charges à la baïonnette. L'infanterie est en première ligne, dans laquelle Louis Antoine sert. Les Allemands reculent, mais se terrent dans les ruines, où il faut les déloger un par un. En pleine nuit. Le lendemain de ces nuits d'effroi, l'artillerie française finit par se placer sur la ligne de front, l'infanterie juste derrière. Les artilleurs préparent l'assaut final, massif, de toute l'infanterie : la dernière charge, tous corps militaires confondus, infanterie, chasseurs alpins, génie, artilleurs, sauve définitivement Bar-le-Duc.



Acte de naissance de Louis Abeille (Archives du Var).

AIGUY (d') René Joseph Aimé :

Biographie reconstituée par Magena JEGOUZO-JEMINET, élève de Seconde en 2018-2019.

Le lieutenant René Joseph Aimé d'Aiguy, décoré de la croix de guerre avec étoile, est né le 29 avril 1876 à Toulouse (Haute-Garonne). Fils de Joseph Georges d'Aiguy, militaire, et de Lucie Marguerite Adélaïde Guiland, femme au foyer. Il est mort en Allemagne, dans le camp de Würzburg en Bavière, des suites de ses blessures.

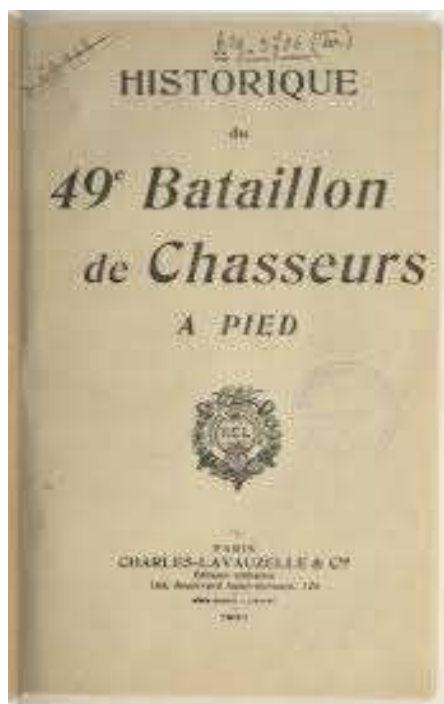
Lieutenant d'infanterie au 49^e Bataillon de chasseurs à pied, (et non au 4^e comme indiqué sur sa fiche *Mémoire des Hommes*), sous le matricule d'incorporation 1395, établi à Paris, Seine, 3^e Bureau.

Croix de guerre avec étoile, il fut cité à l'ordre de son bataillon pour fait de bravoure : "A été grièvement blessé le 30 octobre 1914 au cours d'une patrouille effectuée en plein jour, dans le but de reconnaître si une tranchée située à 1600 mètres de nos lignes était encore occupée par l'ennemi."

Blessé au cours de cette reconnaissance, il fut fait prisonnier avec tout son détachement et emmené, lui et ses hommes, en Bavière (Allemagne), où il mourra en captivité, le **13 novembre 1914**.

Ancien élève du lycée Henri-IV, il fut également élève de l'école des sciences politiques de Paris, où une plaque commémore son sacrifice.

Précisions sur le 49^e bataillon de Chasseurs à pied



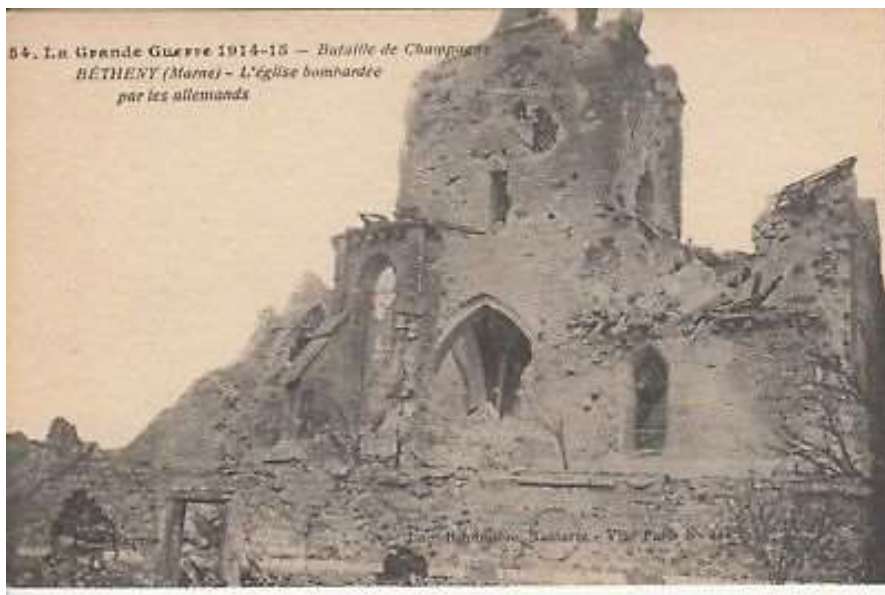
Source gallica.bnf.fr / Service numérique de la BnF

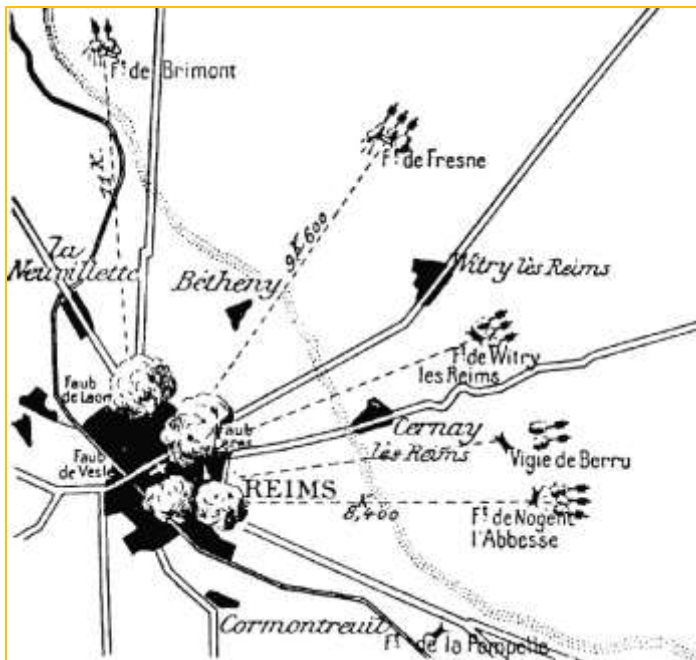
René Joseph Aimé d'Aiguy appartenait donc au 49^e Bataillon de chasseurs à pied. Bataillon créé à l'occasion de cette guerre en juin 1914, à Seclin (Nord). Il fait partie de la 104^e Brigade d'infanterie, 52^e Division, 11^e Corps d'armée, 2^e Région militaire.

Dès le 15 août, le bataillon est engagé à Revin (Ardennes), au combat de la ferme du Malgré-Tout. Puis il est chargé de garder le passage de Mézières (Meuse). Il participe à la bataille de la Marne du 6 au 13 septembre, où le bataillon défendit avec acharnement les passages de la Meuse près de Château-Regnault (Ardennes), et fut plus particulièrement chargé des opérations militaires de Villers-sur-Bar (Ardennes), à la Croix Piat. Commandé par le capitaine Igou, il protégea également la retraite de la division à Athies-Connantre (Marne) pour revenir se battre aux marais de Saint-Gond, avant de s'emparer du mont Août, traversant alors la Marne pour sauver la Vesle et atteindre Reims (Marne). Enfin, le 22 septembre, il prit Bétheny (Marne), qu'il garda pendant près d'un an et demi.

Pendant quatre ans et demi, ces chasseurs ne connaîtront de la France que la vision des ruines pour lesquelles ils ne cesseront de combattre, et celle des violences barbares qu'ils y subirent. L'état-major affirmera que leur moral aura toujours été exemplaire et digne d'admiration, leur courage indomptable et leur confiance, inébranlable dans l'avenir de la France.

La bataille de Bétheny





Après la première bataille de la Marne, les Allemands se retranchèrent sur les forts de la ceinture fortifiée de Reims, dont le fort de Brimont, et comme beaucoup de fermes isolées, la ferme Pierquin devint un lieu à défendre et à conserver par les Français pour mieux progresser vers l'ennemi. Située à la sortie de Reims en direction de la route de Neufchâtel-sur-Aisne et limitrophe de la commune de Bétheny, cette ferme va se retrouver, dès la fin septembre 1914, au cœur des combats de la ligne de front. Des combats particulièrement violents. Les récits de soldats en témoigneront.

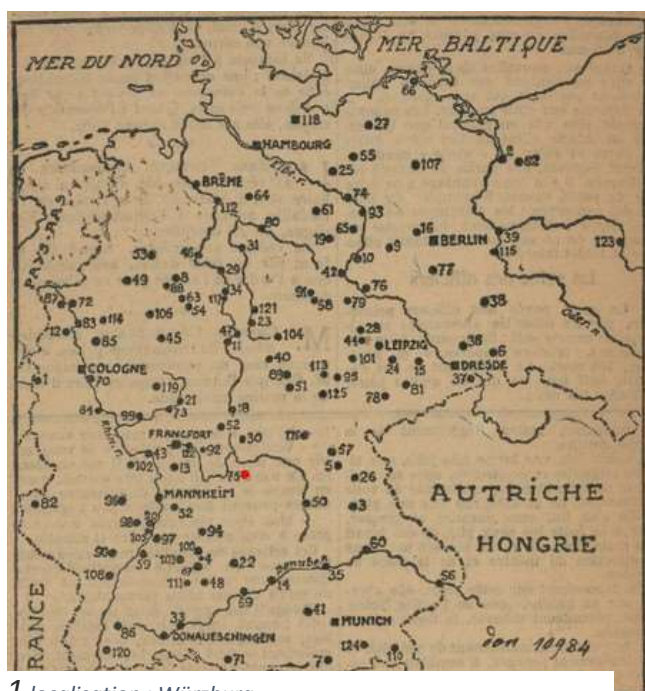
Du 13 au 19 septembre, les combats seront ainsi sans répit à Bétheny, et la bataille sera finalement



gagnée le 22 septembre par le 49^e Bataillon de chasseurs à pied après d'héroïques combats au corps à corps. Pour autant, la ville ne cessera d'être attaquée et en première ligne. En 1916 elle sera reprise par les allemands. Bétheny ne sera plus ensuite définitivement libérée que le 5 octobre 1918 par le 21^e Régiment d'infanterie coloniale. Sur 130 maisons que comprenait la

commune, aucune ne sortira indemne de ces combats. 120 seront en ruine, soit 92% de destruction pour cette commune. La ferme de Pierquin en sera le symbole, longtemps et cruellement disputée. Il ne restera d'elle que la carcasse d'un grand hangar métallique. Après la guerre, le village se relèvera péniblement de ses ruines. Son église sera reconstruite avec les moyens du bord, et la commune obtiendra la croix de guerre pour citation à l'ordre de l'armée par arrêté du 20 septembre 1920.

Le camp de prisonniers de Würzburg



1 localisation : Würzburg

Le 30 octobre 1914, le lieutenant René d'Aiguy est donc blessé, puis fait prisonnier. Lui et ses hommes sont dirigés vers le camp de Würzburg, en Bavière. Au cœur de la Franconie (annexée à la Bavière depuis 1815), la ville se situe sur deux routes touristiques : celle des châteaux-forts (Burgenstrasse) qui mène de Mannheim, Heidelberg jusqu'à Würzburg et la célèbre Route Romantique (Romantische Strasse) qui commence à Würzburg et se termine à Füssen, au pied des châteaux de Louis II de Bavière, en passant par Rothenburg, Nördlingen et Augsburg.

Les prisonniers de ce camp ont décrit avec humour leurs gardiens, appelés « *Posten* », braves pères de famille et/ou stéréotypes prussiens qu'il vaut mieux ne pas contrarier.

Blessé, le lieutenant d'Aiguy fut lui aussi soumis, comme tous les autres prisonniers, à une longue marche forcée pour rallier l'arrière. Puis leur convoi s'ébranla en wagons à bestiaux, sans confort ni nourriture. À chaque arrêt, les prisonniers subissent les huées et les insultes des civils allemands, très hostiles.

La vie dans le camp est dure, au moins jusqu'en décembre 1914 : les Allemands n'ont pas prévu de garder longtemps des prisonniers, la guerre devait être courte. Rien n'est donc préparé pour les « accueillir ». Des tentes sont simplement dressées à la hâte. Parfois même, les prisonniers se couchent à même le sol ou dans des tranchées qu'ils doivent creuser dans la terre. On comprend que, dans ces

conditions, le lieutenant n'ait pu survivre à ses blessures. Son dernier mois de vie aura ainsi été un calvaire. Les prisonniers seront par la suite chargés de construire eux-mêmes les baraquements qui les abriteront pendant les quatre années de guerre. Mais les conditions sanitaires et de soins resteront précaires. Près de 550 000 combattants français ont été faits prisonniers par les Allemands pendant la



Prisonniers au camp de Würzburg en 1917. Mon oncle Jean Pion du 44 RI marqué de la croix fut fait prisonnier le 26 février 1916 aux abords du fort de Vaux (j.a.m.o. du régiment) donne et recherche renseignements complémentaires sur son lieu de travail en Allemagne. envoi de Bernard Pion.

Guerre de 14-18, répartis dans des dizaines de camps : les « *Kriegsgefangenenlager* », sur tout le territoire de l'Allemagne impériale. Dans la précipitation, ils sont souvent gérés par les troupes qui les ont faits prisonniers... À partir de 1915, ils survivront dans d'immenses baraquements en bois confinés à l'intérieur d'espaces clôturés par des barbelés, qui ne sont pas sans évoquer aujourd'hui ceux des camps de concentration que l'Allemagne nazie construira par la suite. Les officiers, eux, finiront par avoir droit à des « *Offizierlager* », où ils furent mieux traités que les simples soldats : ils eurent droit à des chambrées, par exemple, voire des chambres individuelles pour les officiers supérieurs, dispensés de travail. Comme nombre d'entre eux tentèrent de s'évader, on finira par en enfermer beaucoup dans des forteresses.

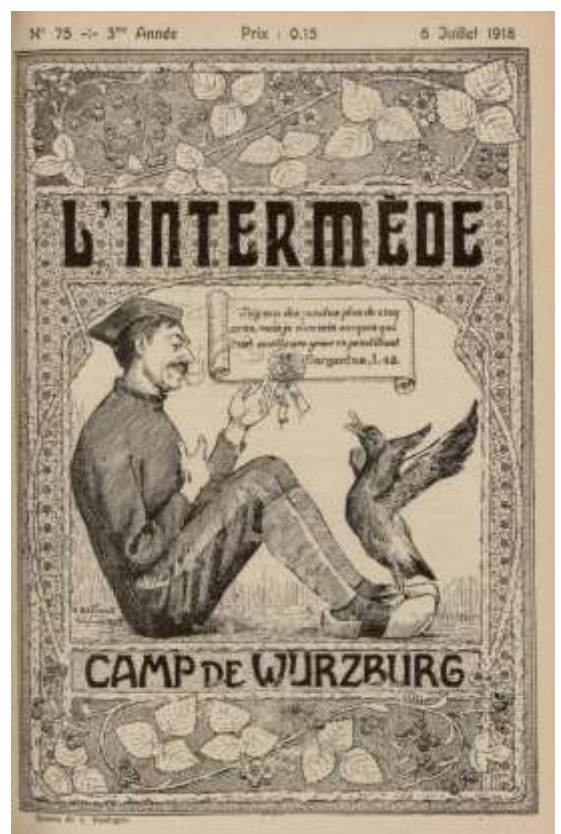
Les malades étaient soignés dans des *lazarets* (hôpitaux militaires allemands) rudimentaires. Ceux qui moururent furent enterrés dans les cimetières attenants aux camps.

Dans le camp de Würzburg, un journal fut créé par les prisonniers. Dans le dernier numéro du 21 novembre 1918 (n°85) (3^e année d'existence du journal), on y découvre de nombreuses collaborations, des reproductions de dessins, d'aquarelles, textes, poèmes, notes diverses. Le journal était vendu : les bénéfices, cumulés à ceux provenant d'une fabrique de cartes « illustrées », étaient versés à la Société de secours du camp en faveur du monument à leurs Morts.

On y trouve ce texte poignant :

Pour ceux qui restent (dont bien sûr le lieutenant d'AIGUY René)

« Qui donc a dit qu'un adieu est toujours triste ou que partir, c'est mourir un peu ? Prisonniers, mes frères, au moment où notre exil se termine et où notre joie éclate, ces paroles vous laissent peut-être sceptiques. Et pourtant, au risque de paraître paradoxal, je soutiens que si notre prochain départ sera gai, il aura un côté mélancolique, triste même. Depuis tantôt quatre ans, il fut à Würzburg deux camps de prisonniers. Les uns étaient sur le plateau de Galgenberg, morts à toute activité, dormant d'un sommeil léthargique dans ces grands cercueils entr'ouverts qu'on appelait "baraques". Les autres reposaient non loin de là, sous la terre lourde du grand Friedhof. Les premiers allaient souvent rendre visite aux seconds, leurs frères, et leur apportaient l'hommage d'une salutation émue, d'une prière, d'un bouquet de fleurs. Et maintenant, la scission va se produire, scission éternelle, douloureuse. N'est-ce pas qu'à ce point de vue notre départ sera triste ? Les âmes de nos amis vivaient avec nous. Le soir, quand la ville était devenue calme, ils devaient entendre ces ébats et ces cris qui partaient de chez nous et que nous nous efforcions de croire sincères pour calmer nos nerfs. Dans quelques heures, Ils n'entendront plus rien. Ils devineront que nous Les avons quittés, cette fois, pour voler vers nos familles, notre bonheur, nos intérêts, autant de choses qu'ils devaient retrouver aussi et que le sort des batailles leur avait permis d'espérer. Et Ils manqueront au grand appel là-bas et l'on ne pourra pas répondre pour eux « Mort au champ d'honneur ! » Pour eux les clairons ne sonneront pas aux champs et les tambours ne rouleront pas leur marche héroïque. Nous du moins, exilés pendant quatre ans, n'oublions pas ceux qui sont exilés pour toujours. C'est un impérieux devoir auquel il ne nous est pas permis de nous arracher.



Et puisque c'est l'heure des adieux, merci à ceux qui, ici se sont dévoués pour eux de toutes les façons. Je crois que, dans ce sens, tout le monde a fait son devoir et si, à cause de cela, nos remerciements doivent avoir une adresse collective et anonyme, personne cependant ne m'en voudra d'adresser un hommage spécial de reconnaissance à MM. Jodart, Vallart et Teyssandier dont tout le monde sait que le culte de nos morts fut la principale préoccupation.

Quant à nous, dès notre retour, allons porter aux familles éplorées le secours de notre sympathie. Entre ces familles et nous, la guerre, la captivité auront noué des liens de parenté réels. Que cela soit une consolation pour les âmes de ceux qui restent ! »

J. H. Combe.

SOURCES particulières :

Inhumation, lycée Henri-IV, référence n° : bp-5794052

Histoire du 49^{ème} Bataillon de chasseurs à pied :

Gallica : <http://tableaudhonneur.free.fr/49eBCP.pdf>

http://tableaudhonneur.free.fr/49eBCP_V2.pdf

Histoire de Bétheny : (<http://betheny1418.free.fr/>)

Carte postale de Reims collection personnelle site : <http://14-18.documentation-ra.com/2017/10/le-martyre-de-reims-les-ecoles-dans-les-caves/>

Journal d'Alfred Wolff, agent auxiliaire de la police municipale rémoise: « Bétheny pillé », archives de la ville de Reims : <http://www.reims.fr/culture-patrimoine/archives-municipales-et-communautaires/guerre-1914-1918/temoignages-ouvrages-et-documents-darchives-4381.htm>

Localisation du camp de Würzburg : fond de carte BNF – Gallica

Les prisonniers de guerre dans l'histoire, de Philippe Contamine (Auteur), Pierre Ducrey (Auteur), Nicole Gotteri (Auteur), Philippe Mathez (Auteur), Michel Dubuisson (Auteur), François Cochet (Auteur), Collectif (Auteur), éditions Privat, collection Regards sur l'Histoire, 3 janvier 2003, 978-2708905221

L'intermède : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_02PER0010117823

ALAGUILLAUME Gaston :

Biographie reconstituée par Magena JEGOUZO-JEMINET, élève de Seconde en 2018-2019.

Né le 18 avril 1894 à Tarbes (Hautes-Pyrénées), Gaston Alaguillaume semble avoir effectué sa scolarité de collégien dans le groupe scolaire Massillon, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), où une plaque commémore son sacrifice, avant de rejoindre le lycée Henri-IV.

Au sortir du lycée, il poursuit vraisemblablement ses études dans le Sud-Ouest de la France puisque le 16 août 1914, au moment de son incorporation, il habite à La Roseraie, avenue de Tarbes, à Pau (Pyrénées-Atlantiques). Il y sera recruté sous le numéro de matricule 5.

De santé fragile, Gaston Alaguillaume obtient un premier sursis de vingt jours pour maladie. Puis un second et un troisième, pour « entérite » (il s'agit d'une inflammation de l'intestin grêle). Son cas est même étudié par la commission de réforme, qui va pourtant le juger apte. Il déménage alors sans doute

pour reprendre ou poursuivre ses études, et vient habiter à Paris, où il est domicilié au 1, rue Le Regrattier, dans le 4^e arrondissement.

Il sera finalement incorporé comme canonnier dans le 2^e RAL le 2 novembre 1914 – unité dissoute en octobre 1915 –, sous le matricule de recrutement 2055, attribué à Tarbes. Il meurt quatre mois plus tard, le **9 mars 1915**, frappé par la rougeole, la scarlatine et des fièvres typhoïdes. Il est étudiant et n'a que vingt ans.

Outre la plaque posée au lycée Henri-IV, une autre l'est au groupe scolaire Massillon, et une dernière rappelle son existence boulevard Ménilmontant à Paris, sur le mur d'enceinte du cimetière du Père Lachaise –relevé n° 103359, effectué par M. Bernard Butet.

La place de la maladie durant la première guerre mondiale



Même si la maladie commence à tuer moins que la guerre au tournant du siècle (jusqu'alors, c'était l'inverse), elle reste quand même meurtrière : 30 382 soldats en sont morts pendant la guerre de 14-18, et cette comptabilité du service de santé des armées ne comprend pas les décès provoqués par la grippe espagnole à partir de 1918. Elle est présente partout sur le front, comme

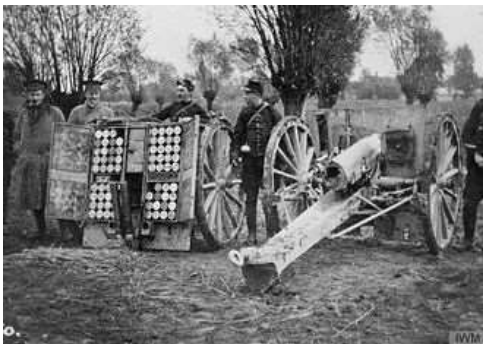
la mort. Et le panel est aussi large qu'horrible : la bouche des tranchées, la bronchite, la dysenterie, la fièvre des tranchées, la gangrène gazeuse, la grippe espagnole, la grippe infectieuse, la méningite, la pleurésie, la pneumonie, la septicémie post opératoire, la tuberculose, la variole, le choléra, le mal de Pott, le paludisme en Orient, le pied des tranchées, le scorbut, le typhus et enfin la fièvre typhoïde. Les causes de toutes ces maladies sont connues : les soldats vivent, entre deux assauts, dans un stress et un ennui permanent, terrés dans des tranchées infestées de rats, de poux et de puces. Après les premiers mois de guerre, les stocks de nourriture s'épuisent et il faut rationner la nourriture, au prix de la santé des soldats. Les plaies, générées par les éclats d'obus ou autres, ne peuvent être bien soignées et s'infectent très souvent. À cela s'ajoutent le froid, les vêtements et la médecine rudimentaires.

La « Grande Guerre » débuta d'ailleurs dès les premières semaines avec une épidémie de fièvre typhoïde, qui connut deux pics en décembre 1914 et à la fin de l'été 1915. Selon l'étude du général Morillon, sur 125 000 cas enregistrés (dont 15 000 succombent) entre 1914 et 1918, 45 500 survinrent en 1914 et 64 500 en 1915, soit 88 % du total, et comptant parmi les premières victimes notre soldat Gaston Alaguillaume. À noter que l'armée française fut la plus touchée, bien plus que ses alliés ou que ses ennemis. Certes, des vaccins existaient, mais ils ne furent rendus obligatoires que par la loi Labbé du 28 mars 1914, qui ne concernait que les nouvelles recrues, et encore ! Les réservistes, très nombreux, n'étaient pas vaccinés. En définitive, seuls 125 000 hommes sur 3 600 000 avaient été vaccinés « complètement » : c'est-à-dire avaient reçu leurs trois ou quatre injections selon le vaccin utilisé... Ce qui signifie que, même parmi les vaccinés, nombre d'entre eux n'étaient pas allés au bout du traitement... Le commandement, peu convaincu de l'efficacité de cette médecine dont les effets secondaires lui paraissaient plus préjudiciables que bénéfiques, n'avait pas réquisitionné un nombre

de vaccins très important et ne poussait pas trop à effectuer tous leurs rappels les soldats, qui, de plus, redoutaient énormément ce vaccin et ses effets. Pourtant la maladie était récurrente sur le territoire français et l'on en connaissait les cycles, en particulier ces pics de fin d'été. La mobilisation générale et les conditions de vie insalubres des hommes en campagne ne pouvaient que favoriser la transmission. Des médecins inspecteurs, dès le début de la guerre, avaient au demeurant pointé sur le front ce qu'ils appelaient une « maladie des mains sales » qui, en plus de la typhoïde, véhiculait toutes les maladies transmissibles possibles.

Enfin, le taux de mortalité de la fièvre typhoïde était de 12 à 14 %. Le très grand nombre de cas rencontré dès le début du conflit avait certes contraint le commandement à dresser près de la ligne de front des hôpitaux spécialisés dits « typhiques », en plus des services qui existaient dans les établissements de santé habituels, mais on manquait cruellement de lits.

L'évolution de l'armement durant la première guerre mondiale



1/ *Cameronians Officers, archives militaires anglaises, canon de 75 mm*

Nommé canonnier, Gaston Alaguillaume servit dans un régiment qui ne tarda pas à être dissout. C'est que l'artillerie française devait prendre un rôle essentiel au sein de l'armée de terre, ce qui obligea à reconfigurer les régiments pour les doter de nouveaux matériels.

En effet, au début de la guerre, les états comme les soldats n'étaient pas préparés à une guerre de position. Les Français pensaient ainsi régler cette « guerre » bien vite pour pouvoir revenir pour les vendanges. L'artillerie était alors très légère, et, en moins d'un mois, plus de la moitié des réserves d'obus français avaient été tirés, à un point tel que Joffre ordonna de

« rationner » les obus et d'envoyer des hommes à la place. À partir de là, les hommes s'enterrent dans des tranchées creusées et consolidées en un temps record, mais qui sont en réalité beaucoup moins résistantes que les tranchées allemandes (consolidées avec du béton). L'armée se dota donc de canons plus lourds, comme le canon court de 155 mm Schneider, mis en action dès le début de septembre. Mais on ne disposait encore que de trop peu de pièces pour l'emporter : à la fin de la guerre, l'armée n'en comptait que 2000.

Il fallait donc augmenter la puissance de feu de l'artillerie pour venir à bout des tranchées, avec des canons de plus en plus gros, tandis que la doctrine militaire se transformait elle aussi : le commandement préconisait des préparations longues et massives de plusieurs jours, avec tirs de barrage et concentration des feux. Cette nouvelle doctrine donna naissance à l'artillerie lourde à grande puissance, composée de pièces énormes qui, au début, provenaient de l'artillerie navale essentiellement, ou de celle de protection des côtes. De nouveaux régiments furent créés pour satisfaire cette doctrine, comme l'artillerie de tranchée, l'artillerie anti-aérienne, l'artillerie chimique, l'artillerie d'assaut, l'artillerie anti-char ou l'artillerie automotrice.

Cette nouvelle puissance de feu, bien évidemment, ne put être mise en place que progressivement, car elle nécessitait un effort industriel considérable. Gaston Alaguillaume intégra ainsi une unité qui très vite se rendit compte qu'elle n'était guère opérante.

Ce n'est qu'au cours de l'automne 1914 que commenceront à arriver en nombre des canons lourds de siège. À partir de novembre 1914, le haut commandement affectera ces batteries d'artillerie lourde aux



2/ Canon de 320 mm sur voie ferrée, Thieville-sur-Meuse, août 1917, archives de l'armée

corps d'armée exposés. Ce qui demandera du temps. Cependant, dès septembre 1914, la forte probabilité d'un siège de Paris avait décidé l'état-major à accaparer les batteries à longue portée de la marine. Les premières pièces, servies par des canonnières-marins furent pour l'arsenal de Verdun.

Dès octobre on commença à placer sur des châssis de locomotive les pièces les plus grosses.

Le 25 octobre 1914, le haut commandement établit une liste des canons à grande puissance qu'il veut dépêcher sur le front. On passe commande auprès des arsenaux et des industriels. Le 28 juin 1915 est créé un commandement de l'artillerie lourde à grande puissance, confié au général Vincent-Duportal. On comprend alors les raisons de la dissolution du régiment de Gaston Alaguillaume, qui aura dû combattre sur le front avec des armes

finalement peu adaptées au combat de tranchées.

SOURCES particulières :

La Guerre contre la typhoïde, France 3 Picardie, archives : Historial de la Grande Guerre – Pathé Gaumont – ECPAD – D. Patinec pour France 3.

Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Flammarion, Paris, 1950.

Guerre1418.org

*Les régiments de l'artillerie lourde en 1914 – 1918 :

<http://www.chtimiste.com/regiments/artillerie1-62.htm>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_r%C3%A9giments_d%27artillerie_fran%C3%A7ais

https://fr.wikipedia.org/wiki/Artillerie_fran%C3%A7aise_pendant_la_Premi%C3%A8re_Guerre_mondiale

http://www.fortiffere.fr/armee1914/index_fichiers/Page2066.htm

https://fr.geneawiki.com/index.php/R%C3%A9giments_d%27Artillerie_Fran%C3%A7ais_-_Guerre_1914-1918

http://www.artillerie.asso.fr/basart/article.php?id_article=431

ANDRÉ (d') Maxime Ernest Marie Balthazar :

Biographie reconstituée par Magena JEGOUZO-JEMINET, élève de Seconde en 2018-2019. Accompagnée de deux suppléments (Livre d'Or des officiers Morts pour la France et Historique du 5^{ème} Régiment de Chasseurs)



Maxime d'André est né le 21 janvier 1864, à Cherbourg (Manche).

Il est mort le 3 novembre 1914 à l'hôpital anglais de Poperinge, à Ypres (Belgique), à l'âge de 50 ans, des suites de ses blessures. Lieutenant-colonel de cavalerie, il commandait alors le 5^e Régiment de chasseurs à cheval.

Ancien élève de Henri-IV puis de l'école militaire de Saint-Cyr (Seine-et-Oise puis Yvelines), promotion Madagascar (1883-1885), il est issu d'une famille de militaires qui compta nombre de saint-cyriens dans ses rangs, dont des cousins, dans la même promotion que lui. Il fut décoré de la Légion d'honneur.

Voir supplément 1 : Livre d'Or des officiers Morts pour la France

Son père (1823-1883) était lui-même capitaine de frégate. Décoré de la Légion d'honneur lui aussi, il fit partie de l'état-major du fort de Montrouge (Seine, puis Hauts-de-Seine), en 1870, où il combattit avec ses hommes : le 12^e Bataillon de marins (1014 hommes) venu de Toulon (Var).

Son grand-père, le vicomte d'André, officier des gardes du corps de Charles X et aide de camp du duc d'Angoulême, était le fils du baron Balthazar III d'André, seigneur de Bellevue, député aux États-généraux (1789-1791), préfet de police de Paris de décembre 1814 à mars 1815, et ministre de la police.

Toute la lignée appartient en fait à celle des seigneurs de Bellevue, anoblissement par charge en 1637 : dans la région d'Aix-en-Provence, un d'André était alors Conseiller à la cour des comptes. Avant cela, leur ancêtre Pol André, avocat au parlement de Provence, occupa la charge de Primicier de l'université de Provence, consul-assesseur d'Aix (Bouches-du-Rhône). Sa mère, Valérie Mathéi de Valfons de La Calmette (1840-1921), née à Nîmes (Gard), était la fille du Marquis de Valfons, né en 1794, fils d'un maréchal des armées du Roi, marquis de La Calmette et de Massilian, chevalier de l'ordre de Saint-Louis.

Maxime d'André épousa le 19 janvier 1888, à Nîmes, Mathilde de Trinquelague-Dions (1867-1909), issue d'une longue lignée d'aristocrates ardéchois. Ils eurent un garçon, Robert d'André (1888-1930), militaire également, chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, et une fille, Marie-Thérèse d'André (1890-1985), qui épousa le 12 février 1919, à Nîmes, Antoine II de Gérauld de Langalerie (1880-1943). Les descendants en ligne directe de Maxime d'André sont issus de cette famille. Maxime d'André eut

quant à lui un frère, Félix (1867-1946) et deux sœurs : Gabrielle, dite marquise de Saint-Vincent Brassac d'André, douairière de Brassac (1868-1954) et Céline (1872-1944).

Précisions sur le 5^e Régiment de chasseurs



Insigne 5^e RC, Licorne, émail vert foncé, dos granité, 2 pontets.

Voir supplément 2 : Historique sommaire du 5^{ème} Régiment de chasseurs.

Le 5^e Régiment de chasseurs (RC) appartenait à la cavalerie légère. Créé en 1675, sur la base d'un régiment de dragons issu lui-même d'une troupe irrégulière de dragons menée par d'Audigeau juste avant qu'il ne se révolte contre Louvois. Il fut dissout en 1994, à Périgueux. Ce n'est qu'en 1791 qu'il prit le nom de 5^e Régiment des chasseurs, basé alors à Châlons-sur-Marne (devenu Châlons-en-Champagne).

Le 5^e RC se distingua particulièrement en 1792 à Valmy (Marne), en 1805 à Austerlitz (République tchèque) en 1807 à Friedland (Russie), ainsi qu'en 1914, lors de la bataille de l'Yser.

En août 1914 il fut intégré au corps de cavalerie Sordet, à la bataille de Charleroi (Belgique) tout d'abord, puis au corps de cavalerie Conneau, avant d'être engagé dans le secteur de l'Oise. On le vit enfin engagé à la bataille de l'Ourcq puis, d'octobre à novembre, dans la course à la mer qui occupa l'état-major, dans la région de la Somme, de l'Artois et de Flandre, dans la grande Bataille de l'Yser enfin, pour cette année 1914 au cours de laquelle mourut Maxime d'André.

Pour ce qui le concerne, le journal de campagne du régiment rapporte que le 24 octobre, les cavaliers du régiment furent appelés en renfort de l'infanterie, à pieds donc, à Noordschote (Belgique), où, grâce à leur bravoure et leurs victoires successives, ils furent accueillis en héros. Ils devinrent fantassins, dans des tranchées creusées à la hâte. C'est dans les tranchées de Noordschote, Bixschoote, Langemarck, etc., qu'ils combattront, et se porteront sans répit à l'assaut des tranchées ennemies. Beaucoup tomberont au champ d'honneur, dont nombre d'officiers, aux côtés de leurs hommes.

Du 9 au 12 novembre, le 5^e RC est enfin engagé sur l'Yser. Le lieutenant-colonel d'André se trouve dans les tranchées de Bixschoote. C'est au cours d'une charge à la baïonnette qu'il sera mortellement blessé. Le général de Cornulier écrira à son propos : « *La fin glorieuse du lieutenant-colonel d'André*



est un honneur pour le régiment et un exemple pour tous, gravant pour toujours le souvenir de son nom dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, admiré et aimé. » (Citation à l'ordre de la brigade, 5 novembre 1914).

Blessé à quelques pas de sa tranchée, immédiatement les chasseurs Coulmeaux, Rive, Foy, Philippe, le brigadier Duru, qui devait mourir à son tour quelques temps plus tard, se portèrent à son secours sous le feu de l'ennemi. D'après les témoins, le chasseur Coulmeaux en aurait pris l'initiative, s'écriant : « *Mes amis, entourons-le pour qu'il ne soit pas atteint* ». Ces cinq chasseurs firent de leurs corps un rempart, avant de le ramener dans les lignes françaises. Pour les y aider, le capitaine de Réals s'élança avec ses hommes hors des tranchées dans un nouvel assaut. Il sera à son tour grièvement blessé (cité à l'ordre de la brigade du 5 novembre 1914, il recevra la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 22 janvier 1915). Plus loin, c'est le maréchal des logis Redortier qui s'illustre, tenant une journée entière avec quelques hommes une tranchée à peine creusée, à deux-cents mètres des lignes ennemies. Chargé par des centaines d'allemands, ils tiendront donc tête longtemps avant de succomber sous leur nombre (citation à l'ordre du corps de cavalerie le 12 novembre 1914).

Précisions sur la bataille de l'Yser



La bataille de l'Yser fut, en réalité, mal préparée. Le 4 août 1914, les Allemands avaient envahi la Belgique. L'armée du roi Albert avait bien freiné leur progression, mais elle fut contrainte d'abandonner la partie dès le 20 août, se repliant sur la place fortifiée d'Anvers. La victoire de la

cavalerie belge dans la bataille de Haelen retarda considérablement l'aile droite allemande, chargée de déborder les alliés pour s'emparer d'Anvers. En septembre se déroulait la bataille de la Marne, gagnée par les Français. Les Allemands se replièrent alors dans des fortifications de campagne, inaugurant la guerre de tranchées. Mais ils n'avaient pas dit leur dernier mot en Belgique. L'armée anglaise, battue à Charleroi, ouvrait grand les portes par le Nord. Avec les Français, les Anglais s'engagèrent alors dans cette fameuse « course à la mer » à laquelle allait se joindre l'armée Belge. En octobre, les belges abandonnent Anvers (Belgique), sacrifient leurs troupes de l'Escaut et se replient derrière le canal de Gand, à Terneuzen (Pays-Bas). Les alliés décident de se replier derrière l'Yser pour former un front continu qui s'étend jusqu'à la mer. Les troupes sont déployées sur l'Yser. Le front français s'organise, difficilement, ne parvenant pas à le prolonger solidement. Les unités britanniques prennent position dans la région d'Ypres. Les renforts français viennent en aide à une armée belge réduite. En face d'eux, les 140 000 hommes du duc de Wurtemberg, équipés d'une puissante artillerie. Les unités des alliés ne parviennent pas à faire face. Tout le mois d'octobre, ils ne cessent de se replier de position en position. Les français tiennent pourtant leurs positions, au prix de lourds sacrifices. Le 26 octobre, la situation est désespérée pour l'artillerie belge, qui n'a quasiment plus de munitions. On fait sauter des ponts pour empêcher l'avance de l'armée allemande (canal de Furnes). Le recours à l'inondation est imaginé pour vaincre l'ennemi. Le 26 octobre, l'ordre est donné d'ouvrir en grand l'écluse de l'ancien canal de Furnes. L'inondation va tout de même prendre trois jours pour devenir effective. On ouvre d'autres écluses, dont les vannes du Noordvaart : la mer entre dans la plaine de l'Yser. Devant la montée des eaux, les troupes allemandes refluent pour échapper à la noyade. L'inondation demeurera quatre années durant l'auxiliaire des alliés.

C'est dans ce contexte et sur un tel terrain que se dérouleront les combats de l'Yser.

SOURCES particulières :

Généalogie de la famille d'André :

<https://gw.geneanet.org/pierfit?lang=en&n=d+andre&oc=0&p=maxime>

Livre d'or des Officiers supérieurs morts pour la France (14-18) :

<http://www.souvenir-francais67.fr/EXEMPLAIRE%20DEMO.pdf>

Historique 5^{ème} chasseur pendant la guerre de 14-18 :

<http://cavaliers.blindes.free.fr/rgtdissous/5chasseursh2.html>

<http://cavaliers.blindes.free.fr/rgtdissous/5chasseursh2.html#chap1>

Les combats autour de l'Yser :

<http://www.33ri-guerre-14-18.fr/offensive-flandres-bixschoote/>

Historique sommaire du 5^e RC pendant la campagne :

<http://tableaudhonneur.free.fr/5eRCC.pdf>

BABUT Alfred Émile :

Biographie reconstituée par Elise LY, élève de Première ES en 2018-2019.

Alfred Émile est né le 14 février 1896 de Marie Bourguet (alors âgée de 24 ans, ménagère) et Antoine Babut (alors âgé de 28 ans, cultivateur), à Champagnac (Cantal).

Il travaillait en tant que voyageur de commerce lorsqu'il s'engagea volontairement, le 9 janvier 1915, au bureau d'Aurillac (Cantal). Il intégra le 16^e Régiment d'artillerie avec le grade de 2^e canonnier. On lui assigna le matricule au recrutement 1654 puis le matricule au corps 8380.

C'est un jeune homme d'1 m 63 qui a les cheveux châtons, les yeux marrons, le front moyen, le nez rectiligne et le visage ovale.

Le 6 octobre 1915, il est muté au 5^e Régiment d'artillerie de campagne. Il décède le **10 mai 1916** dans l'ambulance 1/55 à Romain (Marne), des suites de ses blessures de guerre.



Transcription de l'acte de naissance d'Alfred Emile Babut (Archives du Cantal) :



La
cription du décès
Babut Alfred
Émile
sur la France

L'an mil neuf cent seize le six du mois
de Mai à seize heures quarante cinq minutes etant
à l'ambulance 1/55

Acte de décès d'Alfred Émile Babut, soldat
de 1^{er} cl. 5^e Régiment d'Artillerie de Campagne
2^e Batterie immatriculé sous le N^o 314, célibataire
né le quatorze février mil huit cent quatre vingt seize
à Champagnac Canton de Saignes département du
Cantal domicilié en dernier lieu à Champagnac
C^{on} de Saignes (Cantal) Mort pour la France
à Romain (Marne) le six du mois de Mai à
seize heures quarante cinq minutes fils de Antoine

et de Marie Bourguet domiciliés à Champagnac
canton de Saignes département du Cantal
conformément à l'article 77 du Code Civil, nous
nous sommes transportés auprès de la personne décédée
et assuré de la réalité du décès.

Dressé par Nous, François Henri Mathieu
officier d'Admⁿ de 1^{re} classe Gestionnaire officier
de l'Etat Civil, sur la déclaration de M. le Maire
Gaston Michon Aide Major de 1^{re} classe et de M. le
Cany Charles Michon Aide major de 2^e classe
témoins qui ont signé avec Nous après lecture.

L'Acte de décès ci-dessus a été transcrit
notamment qui ont signé avec Nous après lecture.

L'Acte de décès ci-dessus a été transcrit
le vingt Janvier mil neuf cent dix sept
seize heures par Nous, Antoine Vernejoix
Maire de Champagnac les Mines.
A. Vernejoix

Transcription de l'acte de décès d'Alfred Émile Babut (Archives du Cantal) :

BADOR René Edmond Alexandre Bernard :

Biographie reconstituée par Agnès ROCARD, élève de Seconde en 2017-2018.

René est né le 24 novembre 1895 à Paris dans le 19^e arrondissement, du mariage de Marie Eugénie Chevalet et Charles Bernard Bador, domiciliés au 79 rue de Paris à Ivry-sur-Seine (Seine puis, Val-de-Marne).

Il était élève au lycée quand il fut appelé. Ce jeune homme aux cheveux châtons, aux yeux bleus et au visage rond reçut à son recrutement le matricule 4082 et le matricule 24625 lorsqu'il fut affecté au 4^e Régiment de zouaves.

Il mourut à Nieuport (Belgique), le 24 janvier 1916, tué à l'ennemi comme tant d'autres.

L'Histoire du 4^e Régiment de zouaves 1914-1918 indique : « À la fin de février fut commencée la construction d'un nouveau camp à proximité de Coxyde-Bains (Belgique); il fut appelé le camp Bador, pour honorer la mémoire d'un zouave du 11^e Bataillon tombé glorieusement dans les journées précédentes ».

BALAT Maurice Jean Charles :

Biographie reconstituée par Elise LY, élève de Première ES en 2018-2019.

Maurice Jean Charles est né le 25 ou 27 mars 1876 à Bergerac (Dordogne) de Noël Antoine et Adèle Claire Marguerite Eubriet. C'était un jeune homme d'1 m 58, aux cheveux et sourcils châtons, aux yeux gris, au front ordinaire, au nez et à la bouche moyens, au menton rond et au visage ovale.

Il fait ses classes en 1896 et est affecté au 70^e Régiment d'infanterie le 16 novembre 1897. Il s'engage dans l'armée et occupe différents postes (il est caporal en mai 1898, puis promu sergent, occupe la fonction de sergent-fourrier en janvier 1899). Le 17 mars 1900, il s'est réengagé dans l'armée pour cinq ans. Il est admis en mars 1902 à l'École militaire d'infanterie, où il est élève officier. Il est promu lieutenant dans le 21^e Bataillon de chasseurs à pied (BCP) en 1903, puis lieutenant dans le 8^e BCP en avril 1905. Il réside chez ses parents à Paris, au 9 rue du Val-de-Grâce (5^e arrondissement).

Il est élève à Louis-le-Grand lorsqu'il est recruté au 3^e bureau de la Seine, où lui est assigné le matricule au recrutement 1355.

Il est promu au grade de capitaine dans le 8^e BCP le 29 août 1914, promotion qui n'est approuvée qu'à partir du 16 septembre 1914. Le lendemain, il est blessé à Moronvilliers (Marne) : plaie en sillon par balle de fusil dans la partie moyenne de la jambe gauche.

C'est à son poste de capitaine dans le 8^e BCP qu'il décède à l'âge de 39 ans le 29 septembre 1915 à Aubérive-sur-Suippes (Marne), « tué à l'ennemi ».

BALLIVET Hippolyte Paul Antoine :

Biographie reconstituée par Elise LY, élève de Première ES en 2018-2019.

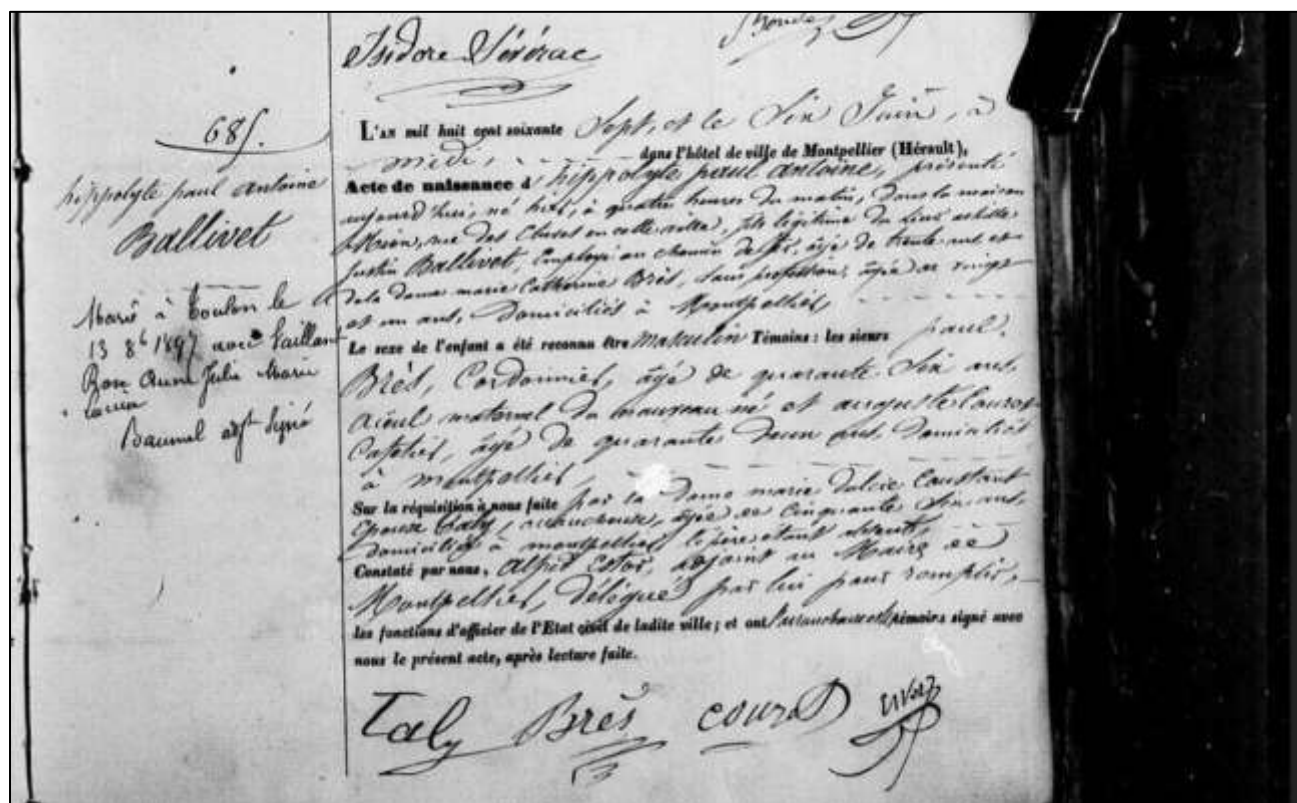


Hippolyte Paul Antoine est né le 5 juin 1867 dans la maison Mion à Montpellier (Hérault). Il est le fils d'Achille Justin Ballivet (alors âgé de 30 ans, employé des chemins de fer) et de Catherine Brès (alors âgée de 21 ans, sans profession). Ils sont domiciliés à Montpellier. Il fait ses classes en 1887. Il est incorporé à l'École spéciale militaire en octobre 1888.

En 1890, il est nommé sous-lieutenant au 58^e Régiment d'infanterie, puis en 1892, il est promu lieutenant du même corps. Il est muté au Régiment d'infanterie de marche en août 1900. En 1901, il passe avec son grade au 58^e Régiment d'infanterie. D'août 1900 à août 1901, il fait partie du corps expéditionnaire de Chine. Il est promu capitaine au 112^e Régiment d'infanterie en 1902, puis il est muté avec son grade au 78^e Régiment d'infanterie. En 1906, il est

muté au 83^e Régiment d'infanterie. Il est finalement nommé officier d'état-major à la 53^e Brigade d'infanterie en 1906.

C'était un jeune homme d'1 m 65, doté d'un visage ovale, de cheveux, yeux et sourcils châains, son nez était bombé, il avait une petite bouche et un menton rond. Son numéro de matricule au recrutement est 1114.



Acte de naissance d'Hippolyte Paul Antoine, Archives de l'Hérault.

Hippolyte se marie avec Anne Julie Marie Louise Vaillant le 5 septembre 1897 à Toulon (Var).



Ban de mariage.

Hippolyte trouve la mort le **10 décembre 1914** au sud du canal de l'écluse n°8 et du château d'Hallebast à Ypres (Belgique). Il est tué à l'ennemi à 11h30, à son poste de commandement. Il a alors 47 ans.

Au cours de sa carrière militaire, il a reçu la médaille commémorative de Chine par décret du 1^{er} juillet 1902 et il a été nommé chevalier de l'ordre du Cambodge par décret le 13 janvier 1902. Il figure au Tableau d'honneur de la guerre 1914-1918.

BATTANCHON Georges Félix :

Biographie reconstituée par Elise LY, élève de Première ES en 2018-2019.

Georges Félix est né à Tlemcen, dans l'Oranais, en Algérie, le 31 août 1879, de l'union de Gaston Battanchon et Greta Mansfield.

C'est un homme qui mesurait 1 m 71, aux cheveux et sourcils châains, aux yeux marrons, au front large, au nez droit à la bouche moyenne et au visage ovale.

Il résidait à Mâcon (Saône-et-Loire), chez ses parents, domiciliés 152 rue Rambuteau. Il est étudiant (degré d'instruction 5), candidat à la licence ès lettres, il est diplômé le 13 novembre 1900.

Il fait ses classes en 1899, est intégré au 134^e Régiment d'infanterie en novembre 1900, où il est soldat de 2^e classe. Il est nommé caporal le 29 mai 1901 et est envoyé dans la disponibilité en septembre 1901. Il obtient un certificat de bonne conduite. Nommé sergent en mai 1902, il passe dans la réserve à partir de novembre 1902. Il a pour matricule au recrutement 541 et pour matricule au corps 72012.

Il est appelé au bureau de recrutement de Mâcon par ordre de mobilisation générale le 1^{er} août 1914. Il est sergent dans le 153^e Régiment d'infanterie lorsqu'il meurt pour la France, tué à l'ennemi le **6 novembre 1914** à Heuveland, au mont Kemmel (Belgique) lors de la campagne contre l'Allemagne. Il a alors 35 ans.

BAYET Albert Augustin Gilbert :

Biographie reconstituée par Paloma LIER, élève de Première ES en 2018-2019.

Albert Augustin Gilbert Bayet est né le 21 septembre 1892 à Nérès-les-Bains (Allier). Il était le fils de l'instituteur Urbain Bayet et de Catherine Pinfort. Il avait des traits fins et une moustache.

Il s'était marié le 14 juillet 1914 avec Jeanne Hutinet avant d'être recruté à Montluçon (Allier), où il reçut le matricule 1661.

Il était sous-lieutenant au 121^e Régiment d'infanterie lorsqu'il fut tué le **11 février 1918** sur le champ de bataille de Verdun (Meuse) : la terre projetée par une torpille ennemie l'avait enterré. Décrit comme un officier brave et ardent, il a reçu, à titre posthume, la Légion d'honneur en 1919.



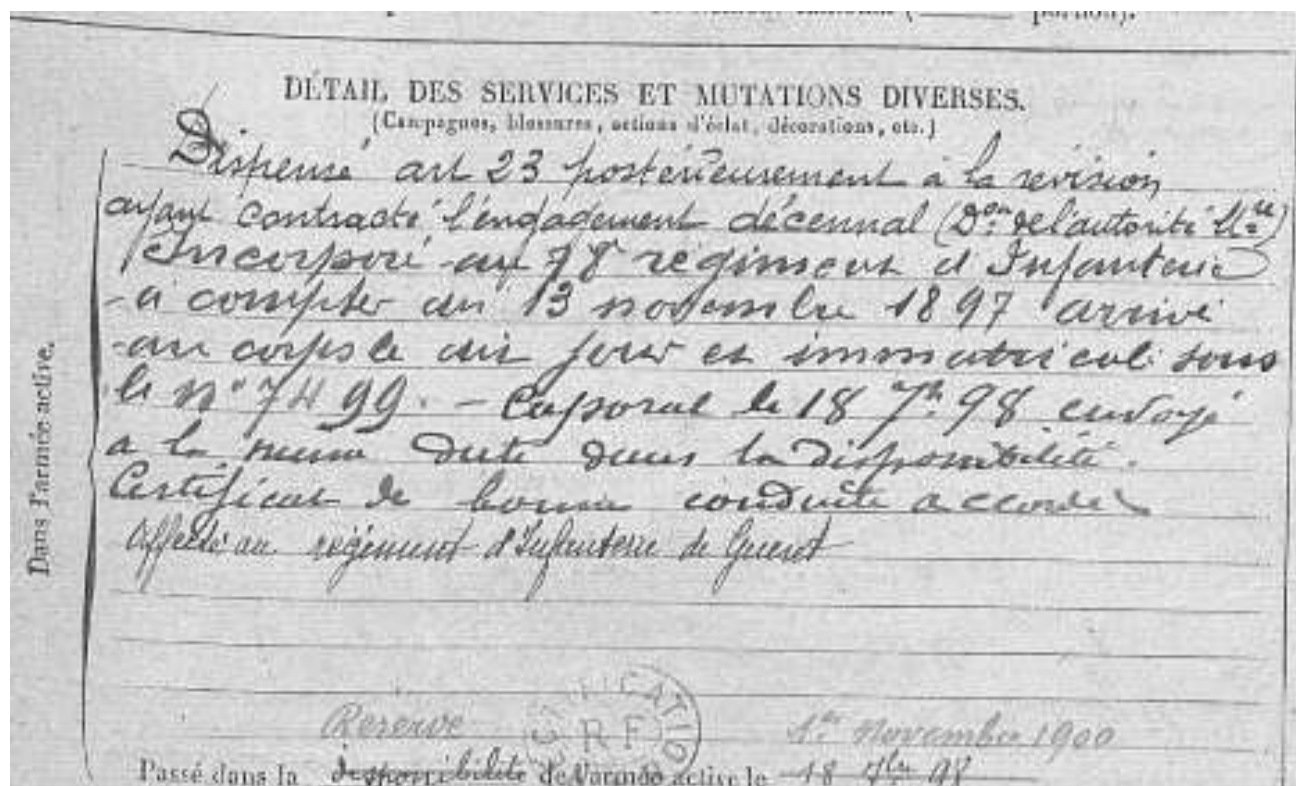
BAYET (Albert-Augustin-Gilbert), mle 279, sous-lieutenant : officier ardent et brave. Ayant à subir le choc violent d'un coup de main, a pris les meilleures dispositions pour enrayer le feu de l'ennemi. Mortellement frappé, le 11 février 1918, au moment où il se portait en un point dangereux de la ligne pour repousser l'assaillant. A été cité.

Extrait du journal officiel du 20 décembre 1919.

BAZENNERIE Joseph Marie Eugène :

Biographie reconstituée par Paloma LIER, élève de Première ES en 2018-2019.

Joseph Marie Eugène est né 12 août 1876 à Dun (Creuse). Il est le fils de Marie Jules Théophile et de Marie Émeline Casquignon.



Extrait du registre matricule comportant la fiche ESS de Joseph Marie Eugène Bazennerie.

Un certificat de bonne conduite lui a été décerné lors de son service militaire.

Le 1^{er} bureau du département de la Seine lui attribua, lors de la mobilisation, le matricule 596 (selon le site *Mémoires des Hommes*) ou le matricule 241 (selon les archives de la Creuse) ; puis il intégra le 14^e Régiment d'infanterie territoriale avec le matricule 7499.

Ses cheveux étaient châtain clair et ses yeux étaient bleus ; il avait un long nez et un signe particulier au cou.

À 38 ans, alors qu'il est caporal, il est tué à Monchy-au-Bois (Pas-de-Calais) le 10 octobre 1914.

BÉCHAMP Marc Marie Paul :

Biographie reconstituée par Paloma LIER, élève de Première ES en 2018-2019.

Marc Marie Paul est né à Provins (Seine-et-Marne) le 3 juin 1896. Ce garçon brun au nez long habitait au 95 boulevard Saint-Michel à Paris, 5^e arrondissement, avec son père Marie Pierre Donat et sa mère Marguerite Delarue.

Il quitta ses études de droit lorsqu'il s'engagea volontairement pour 3 ans le 28 octobre 1913 dans le 3^e bureau du département de la Seine sous le matricule 558. Il était 2^e classe-canonnière dans le 2^e Régiment d'artillerie lourde avec le matricule 1312. Il mourut de blessures et maladies dans l'hôpital mixte de Vitry-le-François (Marne) le **18 février 1915**.



Son nom est aujourd'hui présent sur le monument aux morts de Provins.

Carte postale du monument aux Morts de Provins (Seine-et-Marne).

BELACQ Hubert Valentin Gabriel Antoine :

Biographie reconstituée par Paloma LIER, élève de Première ES en 2018-2019.

Hubert Valentin, né le 16 novembre 1898 à Champcevrains (Yonne), était un jeune homme blond aux yeux marron et au visage ovale.

Il s'engagea volontairement pour la durée de la guerre le 21 novembre 1916 dans le 3^e bureau Seine, où il reçut le matricule 660. Il arriva dans le 81^e Régiment d'artillerie lourde tractée le 26 novembre 1916, mais se tua accidentellement en tombant d'un avion à l'aérodrome de Montdésir à Guillerval (Seine-et-Oise, puis Essonne) le 24 août 1917 à 9 h 50, à seulement 19 ans.

BERTIER de SAUVIGNY (de) Alexis Henri Bénigne :

Biographie reconstituée par Agnès ROCARD, élève de Seconde en 2017-2018.

Alexis était engagé volontaire. On lui attribua le matricule au recrutement 524, puis 15630 lorsqu'il fut affecté au 15^e Régiment de dragons. Cet homme aux cheveux châtain, aux yeux bruns, au nez rectiligne et au visage ovale, né le 23 octobre 1896 à Paris dans le 7^e arrondissement, est tué à l'ennemi le 9 mars 1916 à Verdun (Meuse). Il était caporal du 153^e Régiment d'infanterie. Son nom figure dans le Tableau d'honneur où on loue sa vaillance et sa démarche de volontaire.

BIDERMANN Robert Jules Antoine :



Documents fournis par madame Clémentine PORTIER-KALTENBACH, adhérente à l'association Le Souvenir Français.

Robert est né le 24 octobre 1890 à Paris dans le 7^{ème} arrondissement. Il intègre le 67^{ème} régiment d'infanterie avec le grade sous-lieutenant, et meurt des suites de ses blessures aux Eparges, dans la Meuse, le 24 février 1915.

Située à 22 km de Verdun, la Crête des Eparges, dominant la plaine de la Woëvre qui s'ouvre sur Metz, est attaquée par les Français qui tentent alors de réduire le Saillant de Saint-Mihiel. La confrontation en surface s'enfonce sous terre, et une "guerre des mines" commence dans les entrailles de la colline. Le secteur fut définitivement repris en 1918. (extrait du site officiel du département).

Paris 1^{er} Mars.

Mon cher Oncle Joseph.
On me charge de venir t'annoncer
une nouvelle qu'il m'est particulière-
ment pénible de t'écrire sachant com-
bien vous serez tous peinés quand
vous saurez que le pauvre Robert a
été tué au combat des Cyarges le
28 février; nous t'avons appris hier
par la mère d'un de ses camarades
qui avait été chargée par son fils de
prévenir les Bidermann. Heureuse-
ment, nous savons qu'il n'a pas
souffert ayant été tué sur le coup.

d'une balle au front et d'une balle
à la poitrine, on a fait un service
sur le champ de bataille et on a
pu le transporter dans un village
où on pourra le retrouver après la
guerre. Ses parents sont très coura-
geux et comme Maman aussi mais
tu comprends quand même ce
nous avons tous du chagrin surtout
en pensant à l'avenir!

Je ne peux pas encore réaliser
une telle catastrophe et j'ai une
peine plus grande que je ne peux
la dire car nous étions unis
Robert et moi plus que comme

frère et sœur.

Vous lui ferez part de cette nouvelle
à Santa Maria; je t'ai écrit à
Bellemeuse et à Bordeaux.

Je t'embrasse de tout mon cœur
bien tristement.

Jeannot

Lettre privée annonçant à la famille le décès de
Robert Jules Antoine.

BINZ Georges :

Biographie reconstituée par Clara-Bella SZPINER, élève de Première ES en 2018-2019.

Le 12 juillet 1897, Antoine Binz se présente à la mairie de Segré (Maine-et-Loire), afin de faire reconnaître son enfant né deux jours plus tôt. C'est un garçon, et il est sobrement appelé Georges. On ne sait que peu de choses sur lui et sa famille. Malgré une enfance passée en province, il monte à la capitale poursuivre ses études. Des bulletins scolaires du lycée Henri- IV attestent de sa participation aux cours de *mathématiques spéciales préparatoires*.

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate en 1914, le jeune Georges a 17 ans. Il s'engage volontairement l'année suivante : la pièce 102 du registre de correspondance officielle du lycée (cote 1371W 1030) dépouillé par les élèves en 2017-2018 est une lettre du vice-recteur au proviseur accordant à Georges Binz un congé pour la durée des hostilités ; elle date du 1^{er} mai 1915.

Georges est affecté au 41^e Régiment d'infanterie en tant qu'aspirant, probablement au cours de l'année 1915. Il est, comme beaucoup, appelé sur le front Nord-Est dans les batailles de position. Il participe au début de l'année 1916 à la bataille de Verdun (Meuse). Le **14 mars 1916**, Georges Binz rejoint la liste macabre des victimes. Il est tué à 19 ans seulement.

ACTE DE NAISSANCE, TRANSCRIPTION

« L'an 1897, le 12 juillet, à 10 heures du matin devant nous, Charles Guilhem, adjoint remplissage des fonctions d'officier de l'état civil, de la commune des Segré, arrondissement des Segré, Maine-et-Loire, est comparu Antoine Binz, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de 43 ans, demeurant rue de Perzec en cette commune, profession de lieutenant de la gendarmerie, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né en son domicile le 10 juillet à 5 heures du matin de lui déclarant, et de Antonia Rosalie Adèle Berthuis, sans profession, âgée de 27 ans, son épouse, auquel enfant il a déclaré vouloir déclarer les prénoms de Georges. Lesquelles déclaration et présentation faite en présence des sieurs Gabriel Boullard âgé de 38 ans, rue des Puits Saint-Jean, profession de procureur de la République, et Optay (?) Thomas, âgé de 50 ans, demeurant rue de Perzec, profession de percepteur, et après lecture les comparants ont signé. »

BULLETINS DE CLASSE, TRANSCRIPTION

Bulletin de classe – Année scolaire 1914-1915 – Lycée Henri-IV, 1^{er} Trimestre

CONDUITE : « Très bien »

APPLICATION : « Bien » PROGRÈS : « Assez bien »

APPRÉCIATION : « Travail assez satisfaisant ; devoirs un peu faibles »

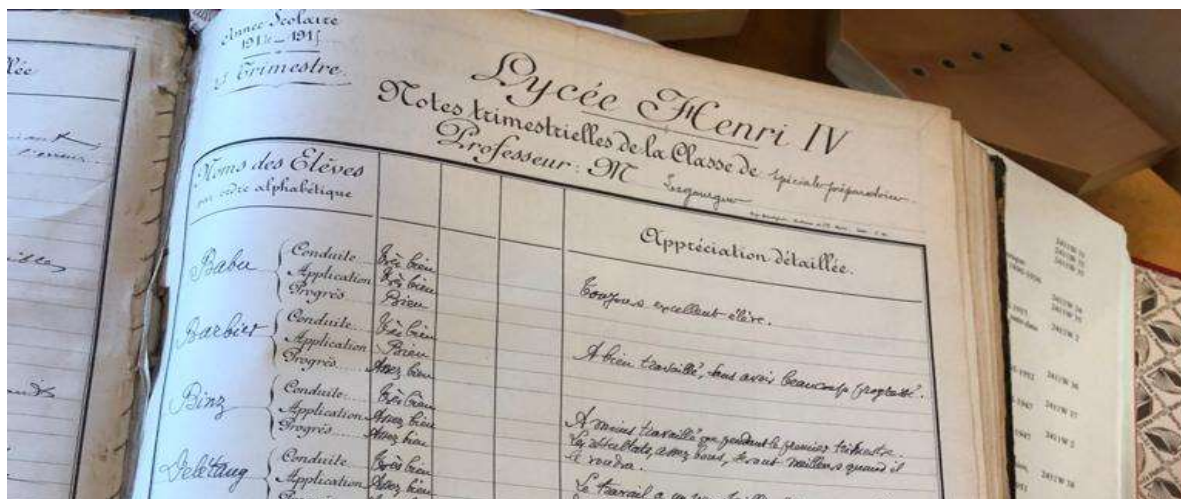
Bulletin de classe – Année scolaire 1914-1915 – Lycée Henri-IV, 2^e trimestre.

CONDUITE : « Très bien »

APPLICATION : « Assez bien »

PROGRÈS : « Assez bien »

APPRÉCIATION : « A moins travaillé que pendant le premier trimestre. Les résultats, assez bons, seront meilleurs quand il le voudra. »



Extrait des bulletins scolaires du lycée Henri IV.

BLAIGNAN Charles Jean Albert :

Biographie reconstituée par Clara Bella SZPINER, élève de Première ES en 2018-2019.

Le 8 juillet 1898, naît Charles Jean Albert Blaignan. Il est le fils de Jean-Marie « Raymond » Blaignan, et de son épouse Marie-Louise Burgeat. Il naît dans la capitale de Gascogne, à Auch (Gers), entouré de deux sœurs et d'un frère. Bientôt, la famille pose ses valises à Paris, dans le 13^e arrondissement, au 81 boulevard Saint-Marcel.

On connaît trop peu de détails sur sa vie, mais il est sûr qu'il étudie au lycée Henri-IV, dans la classe préparatoire à l'école militaire de Saint-Cyr. Ses professeurs disent de lui qu'il est un élève impliqué et sérieux.





Extrait des bulletins scolaires du lycée Henri IV.

Il étudie au lycée jusqu'en 1916, année où il rejoint les rangs du 506^e Régiment des chars de combat. Il y est promu brigadier.

Le **29 septembre 1918**, à moins de deux mois de l'arrêt du conflit, Charles Jean Albert décède, tué à l'ennemi à tout juste 20 ans. Il s'éteint dans la Marne, à la Croix-Muzart.

Son nom est aussi inscrit sur le monument aux morts de Boulogne-sur-Gesse (Haute-Garonne), sur lesquelles chaque regard rend pérenne la mémoire de ces disparus.

BLONDEL Max Francis :

Biographie reconstituée par Agnès ROCARD, élève de Seconde en 2017-2018.

Max Francis était étudiant en Sciences au moment où il a été appelé au front.

C'était un jeune homme roux, aux yeux bleus et au visage ovale qui mesurait 1 m 53. Il est né à Paris, dans le 4^e arrondissement, le 21 septembre 1896 et de ce fait fut recruté avec la classe 1916.

On lui attribua lors de son enregistrement au 3^e bureau de la Seine le matricule 54. Il fut affecté au 11^e Régiment d'infanterie avec le matricule 12922. On le nomma caporal le 11 août 1916. Il mourut à Haudromont (Meuse), des suites de ses blessures le **24 octobre 1916**. On peut lire dans son dossier militaire cette note : « A conduit avec sang-froid et courage son escouade à l'assaut d'une position ennemie fortifiée et a été blessé mortellement engageant un combat à la grenade ». Il fut décoré de la croix de guerre avec étoile d'argent à titre posthume.

BOISGONTIER Marcel Louis :

Biographie reconstituée par Agnès ROCARD, élève de Seconde en 2017-2018.

Marcel Louis est né le 17 novembre 1893 à Paris, dans le 6^e arrondissement. Il avait les cheveux châains, les yeux bleus, le visage rond, le nez rectiligne et mesurait 1 m 65.

Il était employé de commerce et fut condamné à plusieurs amendes de 50 et 100 francs pour *pollution des chiffres*, entre autres.

On lui attribua à son recrutement le matricule 1243 puis il intégra la division d'occupation de la Tunisie en 1914 avec le matricule 7002 avant de partir pour le 4^e Bataillon d'Afrique. Il resta en Tunisie jusqu'en août 1914, date à laquelle il partit se battre contre l'Allemagne. Ainsi ce soldat de 2^e classe, mourut à Westvleteren (Belgique) le **26 novembre 1914**, *des suites de ses blessures*, alors qu'il était affecté au 3^e Bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique.

BOISTEL Maurice Augustin Marie :

Biographie reconstituée par Clara Bella SZPINER, élève de Première ES en 2018-2019.

Le 3 mai 1882, naît Maurice Augustin Marie Boistel. Son père s'appelle Joseph, et sa mère Marie. Il naît dans la nuit profonde, à quelques kilomètres des lumières de la capitale. C'est d'ailleurs dans cette dernière qu'il fera ses études. C'est un garçon plutôt brillant : ses professeurs écrivent de lui qu'il est « *travailleur* », qu'il possède le « *sens du détail* ». Il intègre le lycée Henri-IV, et son appétence pour les disciplines scientifiques lui permettent de caresser l'idée d'une carrière de chimiste. Pourtant, une fois son baccalauréat obtenu, il embrasse le corps militaire, par devoir. Il possède des aptitudes recherchées, et se laisse aisément convaincre de son utilité. Ses services qualitatifs lui permettent d'accéder au grade de sergent, et il ne quittera l'armée française que 3 ans après sa première affectation en 1903. Il n'abandonne pas son idée, et tout en ayant suivi le cursus à distance, devient diplômé à l'École nationale supérieure d'une licence ès-sciences en 1907. Ce diplôme lui permet de quitter Paris, et de poser ses bagages à Brest (Finistère), où il officiera comme chimiste, à la poudrerie nationale du Moulin-Blanc.

La Première Guerre mondiale, théâtre de tous les affrontements, demande à tous l'effort de guerre. Maurice Boistel n'est pas épargné, d'autant que ses compétences militaires sont un atout de taille. Comme beaucoup, il participe aux conflits dans le Nord-Est de la France. Le 21 janvier 1916, alors qu'il était venu prêter main forte à un régiment attaqué à la grenade, il est grièvement blessé. Ses souffrances interminables dureront plusieurs jours. Il s'éteint finalement le **25 janvier 1916**, non loin de la forêt d'Argonne (Meuse).

Une première inhumation est effectuée dans la maison forestière du Four aux Moines, avant que sa dépouille ne soit transférée à la demande de sa sœur, dans la nécropole nationale de Lachalade (Meuse) en octobre 1917. Maurice Augustin Marie Boistel a reçu la mention *Mort pour la France*, et sa mémoire perdure lorsque chacun peut lire son nom sur les sites suivants : Nécropole nationale de la Forestière (Meuse), Monument aux Morts de la ville du Havre (Seine-inférieure, puis Seine-Maritime), monument aux morts de Sceaux (Hauts-de-Seine), plaques commémoratives 1914-1918 de l'église Saint-Jean-Baptiste de Sceaux, plaque commémorative de l'École normale supérieure de chimie, et bien entendu la plaque commémorative 1914-1918 du Lycée Henri-IV.

BONAFOUS Jean Andelin :

Biographie reconstituée par Clara Bella SZPINDER, élève de Première ES en 2018-2019.

Le 26 mai 1895, un garçon naît non-loin de Montbazou, dans la commune de Monts (Indre-et-Loire). Son père le déclare à l'état-civil deux jours plus tard, et lui donne le prénom de Jean Andelin. Il est donc le fils de Joseph Léon Bonafous, et de Louisa Hélène Morel.

La famille ne tarde pas à s'installer à Toulouse (Haute-Garonne). Les deux parents travailleront à la poudrière. Jean Andelin est un garçon brillant, et ses aptitudes scolaires lui permirent de rallier la capitale. Il effectue ses études au lycée à Henri-IV, avant d'intégrer l'école Polytechnique en 1914.

Il est promu sous-lieutenant le 3 janvier 1915. Ses talents au sein du 267^{ème} régiment d'artillerie de campagne sont recherchés, et notamment sur le front Nord-Est. Pour l'empire allemand, il représente une cible de choix, et est capturé au début de l'année 1915. Il est emprisonné en Belgique, dans la province de Langemark en Flandre occidentale, et meurt le **22 avril 1915**, en captivité, à tout juste 19 ans.

Son nom est gravé sur la plaque commémorative attachée au monument aux Morts de l'Ecole Polytechnique, et figure dans le Livre d'or du ministère des pensions à Toulouse.

BONNELET Louis Marie :

Biographie reconstituée par Blanche Bernard, élève de Première Spécialité HGGSP en 2020-2021.



Louis Marie, est né le 10 septembre 1865 à La Roche-sur-Yon en Vendée. Il est le fils de Julien François Bonnelet, directeur des Postes, et de Jeanne- Marie Euphrosine Lalande. Ils ont d'abord résidé rue Boileau avant d'emménager à Mantes dans le département de Seine-et-Oise.

Louis était un élève de Saint-Cyr. Il mesurait un mètre soixante-treize, avait les cheveux et sourcils blonds, les yeux châains ainsi qu'un visage et menton ovales. Il s'était engagé dans cette école pour une durée de cinq ans, le 24 octobre 1884, et appartenait à la classe de 1885, de la promotion « FOU-TCHEOU ».

Il est nommé sous-lieutenant en 1886 et devient lieutenant le 23 février 1891. Il intègre le premier régiment étranger le 21 janvier 1893 mais est mis hors cadre en avril avant d'être réintégré le 4 mai 1894. Il reçoit la médaille de Dahomey (l'actuelle région de Ouémé au Bénin) et du Tonkin (nord de l'actuel Vietnam). Le 25 décembre 1899, il est nommé chevalier de la légion d'honneur.

Il est promu chef de bataillon au 2^{ème} régiment étranger, en tant que lieutenant-colonel, le 24 septembre 1908.



Le 2 août 1914, il prend le commandement du 297^{ème} Régiment d'Infanterie de Chambéry. Il reçoit la décoration d'officier de la légion d'honneur le 20 novembre 1914 et est *tué à l'ennemi* le 7 janvier 1915 à Thann en Alsace-Lorraine, dans le Haut-Rhin en France.

Un de ses camarades fait le récit de sa mort, publié dans le Journal des Marches et des Opérations du régiment : « Au moment où les Français arrivent à portée de la tranchée en chantant la Marseillaise, les Allemands lèvent les mains en l'air. Le lieutenant-colonel Bonnelet se jette en avant, dépasse les plus avancés de ses soldats, en criant : « Ne tirez pas, ils se rendent ! ».

Malheureusement, ce geste généreux doit lui coûter la vie, car les Allemands reprennent aussitôt leurs armes et font une décharge générale. Le lieutenant-colonel Bonnelet est atteint en pleine poitrine et tombe les bras étendus en criant : « Ah ! Mon Dieu ! ». Quelques-uns des nôtres arrivent à atteindre la tranchée allemande, et y sautent résolument mais, après un combat corps à corps, ceux qui ne sont pas tués sont faits prisonniers. Ils seront, avec leur chef, portés parmi les disparus... ». C'est ainsi que Bonnelet Louis Marie, matricule 70, meurt lors de la Première Guerre mondiale, à l'âge de 49 ans.

BONNOTTE Frédéric :

Biographie reconstituée par Rebecca ELTCHANINOFF, élève de Première Spécialité HGGSP en 2020-2021.

(En cours de réalisation)

BORREL Edmond Gaston :

Biographie reconstituée par Rebecca ELTCHANINOFF, élève de Première Spécialité HGGSP en 2020-2021.

(En cours de réalisation)

BOUIGNOL Maurice Pierre :

Biographie reconstituée par Anaïs MUNCH, élève de Première Spécialité HGGSP en 2020-2021.

(En cours de réalisation)

BOUGÉ Joseph :

Biographie reconstituée par Alythea GHOSH, élève de Seconde en 2018-2019.

Né le 19 avril 1879 à Callian (Var), de l'union de François Bougé et de Marguerite Gagnard, cultivateurs, âgés respectivement de trente et de vingt ans, Joseph Bougé est, pendant la Première Guerre mondiale, chasseur de 2^e classe au 7^e Bataillon de chasseurs à pied.

Peu d'informations sont disponibles à son sujet.

Il meurt au combat le 1^{er} novembre 1914 à 35 ans et obtient la mention *Mort pour la France* le 10 décembre 1916 après jugement à Callian.

Plus d'informations sont disponibles au sujet de son frère Jules Joseph Bougé, qui est lui né le 6 avril 1892, et a lui aussi combattu, mais n'est pas mort lors de la Grande Guerre. On peut supposer que les deux frères avaient un degré d'instruction semblable, et il se trouve que le degré d'instruction de Jules Joseph est de 3 (instruction primaire plus développée que le degré 2, qui correspond à la maîtrise de la lecture et de l'écriture). On sait également que le cadet avait les cheveux blond clair, les yeux bleu clair, le front haut, le nez rectiligne, le visage long, qu'il mesurait 1 m 62 et qu'il était cultivateur comme ses parents.

Je ne sais pas pourquoi et comment son nom peut se trouver sur la plaque commémorative de notre lycée. Il faudrait pousser plus avant les recherches.

BOULANT Robert Émile Alexandre :

Biographie reconstituée par Agnès ROCARD, élève de Seconde en 2017-2018.

Robert Emile est né le 13 août 1889, au 34 boulevard Saint-Michel, à Paris, dans le 6^e arrondissement.

Il fut recruté au 6^e bureau de la Seine où on lui attribua le matricule 1529. Puis il fut affecté au 152^e Régiment d'infanterie avec le matricule 012931 où il était soldat de 2^e classe.

Il mourut au Hartmannswillerkopf (Haut-Rhin), tué à l'ennemi, le 29 mars 1915.

BRUHL Roger Albert :

Biographie reconstituée par Garance BOCQUET, élève de Seconde en 2017-2018.

Roger Albert est né le 10 octobre 1898 à Paris. Ses parents, Paul Moïse Bruhl et Marguerite Casévitz, résident 50 avenue Marceau dans le 8^e arrondissement de Paris.

Quand la guerre éclate, Roger Bruhl est étudiant en Maths Spéciales au lycée Henri-IV.

Il est inscrit dans le 6^e bureau de recrutement de la Seine, où il reçoit le matricule 54. Il appartient à la classe 1918 mais part au front dès 1917. Il arrive dans son corps, le 227^e Régiment d'artillerie, le 16 avril 1917. Son matricule est alors 8950. Soldat de 1^{ère} classe, il est nommé aspirant le 25 décembre 1917 et est muté 2^e Régiment d'artillerie de campagne. Il obtient la même année un sursis à valoir après les hostilités.

Le 17 octobre 1918, Bruhl meurt des suites d'une intoxication par gaz dans l'ambulance 3/15 Secteur postal 127 (SP 127), qui le conduisait à l'hôpital de Germaine (Aisne).

Son nom figure dans le Tableau d'honneur des Morts pour la France, suivi d'une citation rédigée par un de ses officiers : « Aspirant d'un moral élevé et d'une très belle tenue au feu. Le 17 octobre 1918, surpris en pleine nuit par l'éclatement, dans son abri, d'un obus toxique, n'a consenti à se laisser évacuer qu'après être allé lui-même avertir son capitaine commandant. Est mort à son arrivée à l'ambulance ».

Roger est également cité à l'ordre du corps d'armée, citation n° 341, où le récit de sa mort est retranscrit. Il a reçu de nombreuses médailles militaires à titre posthume : la croix de guerre avec étoile de vermeil et la médaille de la Victoire.

BULLOZ Pierre Ernest :

Biographie reconstituée par Garance BOCQUET, élève de Seconde en 2017-2018.

Pierre Ernest est né le 10 septembre 1893 à Paris, dans le 1^{er} arrondissement. Ses parents résidaient au 21 rue Bonaparte dans le 6^e arrondissement de Paris, mais la dernière adresse qu'occupait Ernest fut le 1 rue de Garancière dans le 6^e arrondissement.

Bulloz était étudiant en sciences au lycée Henri-IV, et son niveau d'instruction, évalué 5/5 dans les archives militaires, correspondait au stade maximal de diplômes possible à l'époque.

Appartenant à la classe 1913, il est enregistré au 3^e bureau de la Seine, sous le numéro de matricule 1280. Il faut préciser que sur les documents des archives de Paris, l'officier chargé de retranscrire les matricules au moment du recrutement avait indiqué sur la fiche d'identité militaire du soldat, le numéro 1180 ou le numéro 1280. Une recherche sur les tables alphabétiques des archives a permis de confirmer le matricule 1280. Les documents dressent aussi un rapide portrait du soldat : cheveux châtons, yeux

bleus, front haut, nez droit, visage ovale, 1 m 77. Bulloz rejoint donc le 28^e Régiment d'infanterie, où on lui octroie le matricule au corps n° 5271.

Sergent, il est blessé par une balle au bras droit le 28 août 1914 près de Guise (Aisne), mais retourne rapidement au combat.

Bulloz meurt le 28 septembre 1915, fauché par une balle ennemie. Les combats se déroulaient dans le bois de la Folie, dans la commune de Souchez (Pas-de-Calais). Le jugement rendu le 10 décembre 1920 par le tribunal de la Seine lui accorde la mention *Mort pour la France*. Son nom apparaît à côté de ceux des autres élèves du lycée Henri-IV sur la plaque en leur mémoire conservée par l'établissement, ainsi que sur celle de la mairie du 6^e arrondissement, où il habitait, et dans l'église Saint-Sulpice dans le 6^e arrondissement également.

BUOT René Paul Louis :

Biographie reconstituée par Alythea GHOSH, élève de Seconde en 2018-2019.

René Paul Louis est né à trois heures du soir le 30 janvier 1888 à Loches (Indre-et-Loire), fils de Paul Charles Émile Buot (29 ans), médecin au 25^e Régiment de dragons, et de Marguerite Louis Elizabeth Collet (25 ans) sans profession.

Il est lieutenant au 21^e Bataillon de chasseurs à pied, résidant au 46 rue de la Santé, à Paris (il est noté sur le registre que cette rue se situe dans le 4^e arrondissement alors que les numéros pairs de cette rue se situent dans le 14^e arrondissement : il s'agit sûrement d'un oubli).

Il est d'abord appelé à combattre du 2 octobre 1911 au 1^{er} octobre 1913, et il est rappelé pour combattre l'Allemagne du 3 août 1914 au 15 juillet 1918, date de sa mort, à 30 ans.

Il est élève à l'Institut agronomique de Paris en 1908 (ce qui explique son degré d'instruction de 5). Il est décrit dans le registre matricule de la classe 1908 des archives du département de la Touraine : ses cheveux sont blonds, ses yeux sont bleus, son front est haut, son nez est mince, sa bouche est moyenne, son menton est rond, son visage est de forme ovale, il a le teint particulièrement clair, et il mesure 1 m 76.

Ses parents vivent à la Maison des Rives, dans le canton de Saint-Avertin (Indre-et-Loire) et il est d'ailleurs enterré dans le cimetière de Saint-Avertin. Il est mort en recevant *un coup de feu au combat*.

Ce lieutenant était particulièrement vaillant, il a été décoré de la croix de guerre avec palmes et étoile en bronze, et a été cité le 12 décembre 1917 comme *"Officier ardent, actif, se dépensant sans compter et d'une grande bravoure. Au cours du 23 octobre 1917, s'est porté en avant avec ses vagues d'assaut, se tenant aux endroits les plus dangereux, renseignant à tout moment son chef de bataillon sur les fluctuations du combat"*.

Il est cité à nouveau le 28 juin 1918 comme *"Brillant officier, modeste, d'une activité inlassable. Chef du service des renseignements, s'en est occupé avec une conviction et un mépris du danger et de la fatigue tels, que les indices sur les intentions de l'adversaire n'ont cessé d'affluer au poste de commandement du chef de bataillon et ont permis à celui-ci de prendre en toutes circonstances les mesures de résistance dictées par la situation"*.